

La réunion

Le Passé d'Asghar Farhadi, Italie, 2013, 142 min

Frédéric Bouchard

Volume 32, Number 1, Winter 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/70746ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bouchard, F. (2014). Review of [La réunion / *Le Passé d'Asghar Farhadi*, Italie, 2013, 142 min]. *Ciné-Bulles*, 32(1), 40–41.

La réunion



Photos : Carole Bethuel

FRÉDÉRIC BOUCHARD

On dit d'Asghar Farhadi qu'il est le plus international des cinéastes iraniens. La reconnaissance mondiale qu'il a eue grâce à la consécration d'**Une séparation** (2011) constitue un indice convaincant de son « degré d'exportation ». Non seulement ce rayonnement a-t-il permis de découvrir quelques-uns de ces longs métrages précédents (dont le puissant **À propos d'Elly**, 2009), mais il a placé le cinéma iranien sous les feux de la rampe. Aux côtés de Jafar Panahi, de Mohammad Rasoulof et d'Abbas Kiarostami, Farhadi s'affiche comme un digne représentant d'un mouvement cinématographique en plein essor (la « nouvelle Nouvelle Vague iranienne », pour la nommer), tout en affirmant une signature personnelle qui se distingue de ses pairs. Ses films, qui se déroulent le plus souvent en milieu urbain, sont réputés pour leur étude sensible des rapports humains.

Le Passé est la première production française du cinéaste. Il suit ainsi les traces de son compatriote Kiarostami en s'exilant et en cherchant l'inspiration ailleurs. Après un film d'envergure comme **Une séparation**, il allait de soi que le

sixième opus de Farhadi susciterait des attentes et ferait les frais du jeu ingrat de la comparaison. Pourtant, les ressemblances formelles et thématiques sont telles qu'elles ne peuvent que renvoyer aux histoires tendues des deux familles mises en scène dans le film oscarisé en 2012. En effet, Farhadi continue ici d'explorer avec la précision d'un chirurgien de l'âme les tourments conjugaux et familiaux des personnages qu'il met en scène. Au point où ce nouveau long métrage pourrait très bien être la suite d'**Une séparation**.

Dès les premiers instants du **Passé**, on est en territoire connu. Isolés par une vitrine, un homme et une femme se retrouvent dans un aéroport parisien. Ils se rejoignent et rentrent chez elle. Lui, c'est Ahmad, retourné quatre ans auparavant en Iran, son pays natal; elle, c'est Marie, une mère de deux enfants sur le point de commencer une nouvelle vie avec Samir. Mais avant cela, Ahmad et Marie doivent finaliser les derniers détails de leur divorce. Le retour de cet ex-mari est révélateur de diverses tensions, notamment entre Lucie, fille aînée de Marie, et Samir.

Ce nouvel homme, elle ne l'aime pas, avoue-t-elle à Ahmad dont elle s'est toujours sentie proche, bien qu'il ne soit pas son père biologique. Pour l'ancien conjoint, cette haine semble irrationnelle. Puis, un secret troublant et inquiétant lui est confié par l'adolescente. Une révélation qui entraîne une réaction en chaîne au cœur de cette famille recomposée.

Le cinéaste poursuit l'analyse amorcée dans son film précédent en braquant l'objectif sur les électrons de cette cellule familiale atypique. L'intrigue est brillamment juxtaposée à une réalisation raffinée. La caméra de Farhadi cadre presque constamment Marie, Samir, Ahmad et les enfants dans des intérieurs clos non pas pour suggérer leur intimité, mais pour faire exploser les tensions et ressurgir de vieux démons. Dans la maison de Marie, lorsqu'une fenêtre s'ouvre, une porte se referme pour mieux semer la discorde entre les protagonistes. Cet univers oppressant est appuyé par l'omniprésence du verre. Celui-ci devient, pour le réalisateur iranien, le seul regard possible vers l'extérieur. Mais ce qui est dit ou échangé de l'autre côté de ces cloisons



transparentes reste souvent inaudible, ce qui laisse les personnages (et avec eux, le spectateur) dans le doute. Cette image de la «fenêtre» est surtout un moyen, pour Farhadi, d'exposer le puissant moteur de sa mise en scène: tout est une question de point de vue. Le récit, tissé telle une toile d'araignée, semble présenter toutes les facettes du mystère alors qu'en réalité, il dévoile les préjugés de chacun sur l'autre. Prêts à admettre les révélations de l'une ou à condamner l'autre pour son mensonge, les membres de cette famille sont ainsi prisonniers de leur perception et se laissent souvent tromper par ce qu'ils préfèrent croire plutôt que de faire confiance à l'autre.

Tous sont cependant captifs d'une profonde menace à l'origine de ce drame familial: l'état de Céline, la femme de Samir. Plongée dans un coma neurovégétatif après une tentative de suicide, elle est cette force silencieuse par qui tout arrive, la boîte de Pandore qui trouble profondément la quiétude des protagonistes. Le passé dont parle le titre, c'est elle qui l'incarne. Elle le réactualise, démontrant son pouvoir à la fois tranquille et menaçant.

Rejoignant les personnages de Termeh et de Razieh d'**Une séparation**, Céline et Marie confirment la figure féminine forte venue déstabiliser l'ordre patriarcal dans l'œuvre de Farhadi, autre signe du caractère résolument contemporain de son cinéma.

Car c'est bien au présent que s'intéresse véritablement **Le Passé**. Les quelques fois où l'on cadre ensemble Ahmad et Marie sont toujours interrompus de façon abrupte par des sons agressants causés par Samir (par exemple, une perceuse électrique tandis qu'Ahmad contemple une ancienne photographie). C'est à travers les cris, les disputes et les larmes que l'on parvient à esquisser leur ancienne relation, alors que l'intimité entre Samir et Céline est rendue accessible au moment du dénouement du film. Le plan-séquence qui clôt le récit montre enfin la mystérieuse comateuse jusque-là demeurée dans l'ombre. Le cadre qui se resserre autour de l'image matérialisant l'histoire de ce couple cristallise ce fameux passé, mais aussi et surtout illumine le long métrage de Farhadi par une rencontre, probablement la première, caractérisée par une

forme sincère d'ouverture à l'autre. Malgré les nombreux rebondissements et une ultime révélation faisant sombrer une fois encore les personnages dans l'incertitude, le film se conclut sur une note plus légère, voire libératrice. Elle laisse présager le début d'une nouvelle phase pour le cinéaste iranien. Son œuvre s'avère cohérente, reconnaissable et parfaitement maîtrisée; au final, rien n'a été perdu dans la «transposition» de son talent. Et c'est dans l'étonnante sensibilité de cette finale que Farhadi surprend, émeut et attendrit le plus. (Sortie prévue: 7 février 2014) ▀



Italie / 2013 / 142 min

RÉAL. ET SCÉN. Asghar Farhadi **IMAGE** Mahmoud Kalari **SON** Dana Farzanehpour **MUS.** Evgueni et Youli Galperine **MONT.** Juliette Welfling **PROD.** Alexandre Mallet-Guy **INT.** Bérénice Bejo, Ali Mosaffa, Tahar Rahim, Pauline Burlet **DIST.** Métropole Films